



AUGÉ Marc, Jean-Paul COLLEYN, Catherine DE CLIPPEL et Jean-Pierre DOZON, 2019, *Vivre avec les dieux. Sur le terrain de l'anthropologie visuelle*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « 54 », 304 p., 2 DVD, 81 photographies.

Vivre avec les dieux. Sur le terrain de l'anthropologie visuelle est un ouvrage multimédia construit à partir d'une série de cinq films réalisés entre 1984 et 1993 pour la télévision (RTBF, RTSR, la Sept-ARTE). Trois ont été tournés en Afrique de l'Ouest, un à Belém (au Brésil) et le dernier dans les Llanos (une vaste plaine herbeuse du Venezuela). Cette série nous met en contact étroit avec les lieux, les acteurs, les corps, les trances, les « effervescences » (p. 18) au cœur de différents rituels de possession et de chamanisme.

La série revient sur les traces d'une équipe dirigée par Jean Rouch dans les années 1970, à laquelle s'était joint Marc Augé, pour étudier les activités du prophète Albert Atcho. Si Atcho, que Rouch avait filmé quelques années auparavant, est l'un des « quelques grands absents » (p. 132) de *Vivre avec les dieux*, les problématiques de la série sont bien un prolongement de l'ouvrage *Prophétisme et thérapeutique. Albert Atcho et la communauté de Bregbo* (Piault 1975). Ce livre avait été marqué par un conflit d'interprétation entre Augé et Andreas Zempleni. Selon le premier, le rôle d'Atcho était répressif et son village, moins un hôpital qu'un tribunal. Le mal, selon Atcho, venait du patient lui-même, coupable de ne pas savoir faire sens de la modernité depuis ses référents traditionnels. Zempleni estimait que cette lecture réduisait le prophétisme à une « pièce de la machine capitaliste » et le voyait plutôt tourné vers la problématique de « l'individualisation » (Piault 1975 : 207ss).

Cette tension entre aliénation et subjectivation traverse *Vivre avec les dieux*, qui a le grand mérite de ne pas tenter de la résoudre. Dans *N'Kpiti* (1984), tourné en Côte d'Ivoire, les malades sont les sorcières, et le rituel de guérison est présenté comme normatif et contraignant : le prophète Odjo « agit comme une force qui contrôle les corps » (p. 103). Mais la caméra y est vibrante d'énergie et parvient à se laisser affecter par son sujet, comme lors de la crise spectaculaire de Delphine (p. 104), qui s'achève par un « regard caméra appuyé » (*id.*) transformant sous nos yeux la patiente en artiste. *Prophètes en leur pays* (1988), tourné en Côte d'Ivoire également, est un travail de documentation des liens entre les différents prophétismes ivoiriens et l'histoire politico-économique du pays.

Le film *Les Dieux-objets* (1989) se base sur l'analyse qu'Augé a proposée de la corporalité des *vodū* togolais qui, faite de sculptures anthropomorphes faiblement figuratives, se situe du côté de la « puissance » et de la « pure matérialité » (Augé 1988 : 30), et assure ainsi à la parole du prêtre une puissance interprétative. Le film, en donnant à voir les multiples chemins de l'interprétation de la maladie, sans chercher à les résoudre, est fidèle à cette analyse et constitue une remarquable ethnographie visuelle de la pragmatique de la parole, moins attachée à « élucider » qu'à « savoir qui doit faire quoi » (p. 214).

Les deux derniers films, réalisés dans le sillage de collaborations d'Augé en Amérique latine, représentent deux extrêmes de la tension évoquée. *Les esprits dans la ville* (1991), filmant les cultes de possession umbanda à Belém, met l'accent sur l'agentivité des « mères de saints », dont les possessions par des puissances *caboclos* agissent comme des résistances rituelles à la domination masculine. En revanche, *La nuit des Indiens Pumé* (1993), dont le titre rappelle l'influence de la série *Disappearing Worlds*, à travers des paysages désertiques, métaphores du dénuement, des visions urbaines encadrant le film comme signe de la contamination du « rêve indien » (p. 286), prépare une lecture de la cérémonie du *tohé* réduite à une échappatoire imaginaire.

Il s'agit là de la limite atteinte par une recherche comparative qui a cherché à montrer que ses différents exemples de médiation entre les dieux et les humains « se pensent entre eux » (*id.*), tout en se tenant « loin des grands partages aujourd'hui mis en avant sous l'étiquette d'ontologies » (*id.*). Informée trop superficiellement des modes de pensée et de la cosmologie des Pumé, l'équipe aura projeté sur leur rituel les préoccupations thérapeutiques issues des rituels filmés dans d'autres contextes. Elle passe ainsi à côté de la réciprocité qui aurait pu s'installer entre la participation du film au rituel et la capacité de celui-ci à fonctionner comme « critique de l'économie politique des images » (Brasil 2017), c'est-à-dire, finalement, la dimension politique des images rêvées. Rouch ne disait-il pas déjà, à propos de son tournage à Bregbo, que « les enquêteurs eux-mêmes [...] n'étaient que les super-commis indispensables au succès final » du prophète (Piault 1975 : 14) ?

Références

- AUGÉ M., 1988, *Le Dieu-objet*. Paris, Flammarion
- BRASIL A., 2017, « Tikmũ'ũn's Caterpillar-Cinema: Off-Screen Space and Cosmopolitics in Amerindian Film » : 23-29, in A. Márcio da Silva et M. Cunha (dir.), *Space and Subjectivity in Contemporary Brazilian Cinema*. Cham, Palgrave Macmillan.
- PIAULT C. (dir.), 1975, *Prophétisme et thérapeutique. Albert Atcho et la communauté de Bregbo*. Paris, Hermann.

Raphaël Preux
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

BRICE-BENNETT Carol, 2017, *Dispossessed. The Eviction of Inuit from Hebron, Labrador*, préface de Daniel Chartier. Montréal, Imaginaire Nord et Nain, Government of Nunatsiavut, coll. « Isberg », 216 p., illustr., carte, tabl., bibliogr.

Hebron — Kangikluksoak, en langue inuit — est aujourd'hui un village abandonné situé sur la côte nord du Labrador. Les bâtiments de la mission morave fondée en 1831, en ruines et effrités, sont les seuls témoins d'un passé récent à forte charge émotionnelle. Ces

vestiges sont le théâtre d'une histoire de relocalisation difficile à oublier pour ceux ont dû y faire face et le symbole d'un événement honteux du XX^e siècle. En 1959, la centralisation de la prestation des services sociaux du gouvernement provincial contraint 233 habitants inuit de Hebron (et 185 de Nutak) à quitter leur maison et à déménager dans des lieux côtiers plus au sud comme Nain, Hopedale et Makkovik. *Dispossessed. The Eviction of Inuit from Hebron, Labrador* est le récit de ces relocalisation et migration forcées, et résulte d'un rapport soumis en 1992 à la Commission royale sur les peuples autochtones (Royal Commission on Aboriginal Peoples) visant à en comprendre les causes et les conséquences.

Sans être une histoire des peuples autochtones ou une simple étude d'un lieu où « il y a » des peuples autochtones, le livre de Carol Brice-Bennett est construit sur l'expérience et la subjectivité de témoins autant inuit que non inuit. Organisé en six chapitres, en plus d'une introduction présentant le contexte historique et d'un post-scriptum écrit vingt-deux ans après le texte original, le livre recourt à plus d'une soixantaine de témoins qui ont immortalisé leur expérience individuelle. À travers un bricolage narratif, l'auteure propose une séquence de récits unis par leurs thématiques et leur chronologie. L'ordre du texte permet de suivre la trajectoire des décisions et des plans menant à la relocalisation des familles ainsi que ses effets sociaux. Aux témoignages des habitants de Hebron sur l'abandon du village (chap. 1) s'ajoutent des extraits documentaires provenant de sources telles que des dirigeants politiques, des cadres administratifs, des ministres et des employés, ordonnés de façon chronologique de 1952 à 1983 (chap. 2). Cet ensemble est complété par les souvenirs de l'expérience d'adaptation de la population à ses nouveaux contextes de vie et de l'émergence de frictions et de conflits suivant la relocalisation (chap. 3-6). Plutôt qu'un exercice interprétatif, *Dispossessed* consiste en une narration collective décrivant la trajectoire historique d'abandon et de déplacement. L'auteure met ainsi en perspective historique et ethnographique les conditions politiques et sociales de l'expulsion des Inuit d'Hebron et leurs effets.

C'est par le biais de l'oralité et des sources d'archives que Brice-Bennett réussit à capter et à transmettre le plus fidèlement possible une histoire aux temporalités multiples. En un sens, c'est une histoire éphémère portant sur la fragilité des conditions de vie des communautés inuit du Nord labradorien. Elle est également éphémère en raison de la nature même de l'événement, à savoir l'urgence de déplacer l'ensemble de la population d'Hebron. L'auteure parvient à capturer la cadence des différents temps : celui de l'abandon, de la relocalisation, de l'adaptation aux nouvelles communautés et, enfin, celui de la remémoration. Dans la volonté de documenter tous les détails de ces événements, les récits personnels et descriptifs peuvent sembler répétitifs ou redondants. Cependant, la narration coule avec chaque témoignage. Chaque récit devient le morceau d'une mosaïque que l'on ne peut comprendre pleinement qu'en posant son regard sur l'ensemble. La collection cohérente de Brice-Bennett nous amène ainsi à contempler le panorama complet d'un épisode traumatique de l'histoire du Labrador sans toutefois perdre le lien avec son point central : l'expérience individuelle.

Aujourd'hui, Hebron est un site historique national devenu une attraction touristique. Le bâtiment de la mission morave, dernier vestige de sa présence en ce lieu, marque la mémoire collective. À partir de l'expérience individuelle, douloureuse et traumatisante de ses anciens habitants, Hebron se révèle à travers un regard dialectique posé sur les textures historiques, les ambivalences et les contradictions d'un événement qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Le témoignage, populaire en littérature et en histoire, n'est évidemment pas étranger à l'anthropologie (voir par exemple Viezzer 1978 ; Fitzhugh 1999) et s'insère parfaitement dans le récit ethnographique de l'auteure. À partir des voix individuelles et des

documents historiques, la relation entre les narrateurs et le lecteur est resserrée. La chercheure est présente dans l'entrelacement des histoires elles-mêmes, nous guidant vers le noyau central du texte, c'est-à-dire l'expérience de la dépossession, de l'abandon et de la résilience. Le texte émerge ainsi de la dynamique dialogique entre ceux qui présentent leur histoire, celle qui la transcrit, et ceux qui la lisent. Dans ce cadre, Brice-Bennett nous invite à réfléchir et, surtout, à ne pas négliger l'aspect le plus important d'une histoire aseptisée par l'aridité des documents bureaucratiques : les personnes et leur mémoire.

Références

- FITZHUGH L. D., 1999, *The Labradorians: Voices From the Land of Cain*. St. John's, Breakwater.
- VIEZZER M., 1978, *Si on me donne la parole... La vie d'une femme de la mine bolivienne*. Paris, F. Maspero.

Francisco Rivera
Arctic Studies Center
Smithsonian Institution, Washington DC., États-Unis

CHAREST Paul, 2020, *Des tentes aux maisons. La sédentarisation des Innus*. Québec, Les Éditions GDI, 1024 p., illustr., fig., cartes, bibliogr.

Cet imposant ouvrage de 1024 pages basé sur les données de dix-sept projets de recherche menés ou dirigés par l'auteur, Paul Charest, dont le programme ARUC Tetauan, est enrichi d'environ 250 photographies et de 63 figures. Ces photographies, listes, plans, cartes et dessins en font le document iconographique le plus riche jamais publié sur les Innus. La table des matières, très détaillée, concède quasiment le statut d'encyclopédie à *Des tentes aux maisons. La sédentarisation des Innus* et la liste des textes cités, qui fait quarante-sept pages, est la bibliographie la plus complète à ce jour sur les Innus, autrefois appelés Montagnais. Toutes les références d'archives religieuses, en plus des archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson et des Affaires indiennes, ainsi que tous les livres, chapitres de livres et articles y sont répertoriés. Désormais, aucun chercheur ou étudiant s'intéressant aux Innus ne pourra ignorer ce livre magistral sur ce peuple de la péninsule Québec-Labrador.

Des tentes aux maisons couvre une période qui débute en 1830 et se termine en 1980, date à laquelle la vie semi-sédentaire ou pleinement sédentaire des jeunes générations est établie. Tous les facteurs touchant au processus de sédentarisation sont analysés à partir de trois types de sources : les archives, la littérature et les entrevues. L'approche théorique, qualifiée de « processuelle », est basée sur les concepts polarisés de « nomadisme/sédentarisation » et d'« assimilation/acculturation ». L'auteur utilise les concepts de

« résistance » et d'« agencéité » afin de montrer que ce processus n'est pas unilatéral et que les Innus, bien que soumis à des relations de pouvoir fortement inégales, n'en sont pas les victimes passives : ils ont souvent fait valoir leur choix en tant qu'acteurs sociaux.

L'ouvrage est divisé en quatre parties composées de dix-huit chapitres, les deux chapitres de la première partie servant d'ancrage à cette étude minutieuse. Le premier chapitre présente les corpus de données et leur analyse, et le second décrit en détail le cadre analytique, une étape trop souvent tenue pour acquise dans les ouvrages en études autochtones. Ces quatre-vingt-trois pages entièrement consacrées au cadre théorique, conceptuel et méthodologique forment l'ossature du livre. Le concept de « processus » et ses composantes (contextes, séquences, moteur, bifurcation) et ceux de « nomadisme », de « sédentarisation », d'« assimilation » et d'« acculturation » y sont clairement expliqués. La deuxième partie est composée de deux chapitres. Le premier décrit les fondements du nomadisme en mettant l'accent sur le territoire et la mobilité ainsi que sur les structures sociales, économiques et idéologiques. Le second compare de façon originale trois types de discours sur le nomadisme et la pensée nomade : celui des missionnaires, celui des anthropologues et celui des Innus. Les deux chapitres de la troisième partie s'intéressent à la réserve en tant que lieu d'origine et premier facteur de la sédentarisation. Ce processus est présenté en trois phases pour les dix réserves du Québec et en une phase pour les réserves et établissements du Labrador.

La quatrième et dernière partie, beaucoup plus longue que les autres, est composée de douze chapitres consacrés aux dix autres facteurs secondaires de sédentarisation : la traite des fourrures ; la colonisation ; les politiques gouvernementales ; les missions et les missionnaires ; les chapelles et les églises ; les maisons ; l'école et la scolarisation ; l'industrialisation et le travail salarié ; l'exploitation de la faune par les allochtones ; les soins de santé et les services sociaux. Soulignons que les deux derniers chapitres auraient pu faire l'objet d'une cinquième partie en raison de leur caractère interprétatif plutôt que descriptif. Dans l'avant-dernier, l'auteur présente les effets négatifs et positifs de la sédentarisation, suivis d'un bilan de ces effets. Puis, dans le dernier, avec un retour au cadre théorique, Charest s'intéresse à la résistance et à l'agencéité proactive des Innus en démontrant leur implication dans les grandes batailles qu'ils ont livrées contre les politiques gouvernementales, de la guerre du saumon aux revendications territoriales en passant, entre autres, par leur opposition aux vols à basse altitude et au développement hydroélectrique de la rivière Churchill. La courte conclusion, qui est davantage une postface, présente des perspectives très encourageantes pour la revitalisation de la culture innue.

Charest a écrit un livre précieux en portant constamment attention à la démarche méthodologique et analytique, à la définition des concepts et à l'identification des sources. Fortement ancrée dans une riche expérience de terrain, c'est l'œuvre d'un pédagogue et d'un chercheur à l'aise autant avec les archives que sur le terrain. Fruit de quarante ans de recherches anthropologiques, ce livre impeccablement écrit sera particulièrement précieux pour les étudiants en sciences sociales en raison de sa qualité méthodologique et de l'abondance des données. Ce sera également un livre incontournable sur l'histoire coloniale ainsi qu'un modèle pour l'étude des processus de sédentarisation des Autochtones au Canada et dans le monde.

Denis Gagnon
Département de sciences sociales et humaines
Université de Saint-Boniface, Winnipeg (Manitoba), Canada

DORAIS Louis-Jacques, 2020, *Words of the Inuit: A Semantic Stroll Through a Northern Culture*, préface de Lisa Koperqualuk. Winnipeg, University of Manitoba Press, coll. « Contemporary Studies on the North », 344 p., cartes, schéma, glossaire, bibliogr.

Tous les travaux de Louis-Jacques Dorais possèdent des qualités rares et précieuses : la largeur de vue, l'esprit de synthèse et la limpidité de l'expression. Ce livre, qui s'ajoute à une très longue liste de publications, ne fait pas exception. Cette fois, Dorais entreprend de guider le lecteur dans l'univers symbolique des Inuit, principalement ceux de l'Arctique oriental canadien, en explorant la « signification sous-jacente » de leurs mots. L'espoir de l'auteur est que la connaissance de cet univers symbolique « aidera les Inuit à se reconnecter avec leur identité la plus profonde, et les non-Inuit à mieux comprendre une fascinante culture du Nord » (p. 18).

Words of the Inuit: A Semantic Stroll Through a Northern Culture s'ouvre avec une préface élogieuse de Lisa Koperqualuk, ancienne étudiante de Dorais à l'Université Laval, aujourd'hui conservatrice au Musée des beaux-arts de Montréal et vice-présidente du Conseil circumpolaire inuit. Vient ensuite un texte de remerciements, dans lequel l'auteur présente la genèse de son livre. Puis l'introduction pose le cadre théorique utilisé pour explorer le sens des mots inuit et fournit quelques informations sur les langues eskaléoutes et les dialectes inuit. Le cœur de l'ouvrage est constitué de six chapitres portant chacun sur un vaste domaine sémantique : l'environnement et le territoire (chap. 1) ; les animaux et les activités de subsistance (chap. 2) ; les humains et les esprits (chap. 3) ; la famille, la parenté et les pratiques de dénomination (chap. 4) ; le corps humain (chap. 5) ; les interactions sociales (chap. 6). La conclusion intègre le tout dans un « schéma hypothétique de la vision du monde » révélé par l'analyse des mots inuit (p. 203). Des citations d'Inuit du Nunavik (Taamusi Qumaq, Mitiarjuk Nappaaluk, Markoosie Patsauq, Louisa Kululaaq, Eva Deer) et des anecdotes personnelles ajoutent au plaisir de la lecture. L'ouvrage se termine par un appendice sur la structure du mot inuit, une riche section de notes, un glossaire d'environ 1400 mots et une bibliographie. Chaque entrée du glossaire renvoie à la page où le mot est discuté. Seuls quelques termes nous paraissent transcrits d'une manière discutable : *ammalukitaaq* pour *ammalukitaaq* (« cercle, sphère ») ; *atuartuq* pour *atuarsijuq* (« il/elle lit ») ; *niritsivik* pour *niqitsivik* (« vendredi ») ; *tungasugit* pour *tunngasugit* (« sois le bienvenu ») ; *unikkatuq* pour *unikkaatuq* (« il/elle raconte quelque chose »).

Il est exclu de relever ici tous les points pouvant faire l'objet d'un débat intéressant. Nous nous limiterons à une question générale. La démarche de Dorais repose sur l'idée que les mots inuit ont généralement deux sens : un sens de surface, « immédiat », et un sens sous-jacent, « caché » derrière le premier, dont il serait la définition ou le commentaire. Le sens caché serait mis à jour par l'analyse « morphosémantique », soit le découpage des mots en unités de signification plus petites. Il nous semble que cette approche englobe trois types d'analyse aux résultats inégaux, et que la notion de sens « caché » est superflue dans les trois cas.

Le premier type d'analyse est l'étude synchronique de la construction des mots dans la langue actuelle. Par exemple, le nom *qullisajaq*, qui désigne une roche souvent utilisée par les sculpteurs, résulte de l'assemblage des morphèmes *qulliq*, *-tsaq* et *-jaq*. Il signifie littéralement « matériau pour (fabriquer une) lampe ». En français, la roche en question

s'appelle *stéatite* ou *Pierre à savon*. C'est la traduction qui pousse à dire que *qullisajaq* a un sens immédiat, « stéatite », et un sens caché, « matériau pour lampe ». Le mot *qullisajaq* n'a qu'un seul sens, c'est-à-dire un seul mode d'attribution du référent, obtenu par l'assemblage de trois morphèmes. De même, le mot composé *Pierre à savon* a un seul sens, le sien, qui n'est pas celui de *stéatite*, avec lequel il partage le même référent.

Le deuxième type d'analyse est la reconstruction du sens originel des mots. Pour les langues eskaléoutes, ce travail d'étymologie savante est l'œuvre de Michael Fortescue, Steven Jacobson et Lawrence Kaplan (*Comparative Eskimo Dictionary With Aleut Cognates* [2010]). Par exemple, la base verbale *kajusi-*, qui signifie aujourd'hui « continuer », semble provenir diachroniquement de *kajuq-* (« être fort ») et *-si-* (« commencer à »). Cela étant posé, il est difficile de dire que le sens caché de *kajusi-* est « commencer à être fort », comme de dire que le sens caché de *continuer* est « tenir ensemble » (*con- tenere*).

Le troisième type d'analyse consiste à tenter d'expliquer le sens de certains mots à partir de corrélations potentiellement fortuites. On peut par exemple imaginer que le sens de *piunngituq*, « mauvais », se réduise à « il/elle n'est pas quelque chose » (*pi-*, *-u-*, *-nngit-*, *-tuq*) et celui de *arnaq*, « femme », à « ce qui porte à s'agiter » (*aq-* *-naq*). Mais cela reste douteux. Comme Dorais le souligne avec prudence, les significations qu'il met à jour sont avant tout une invitation à la réflexion.

Référence

FORTESCUE M., S. JACOBSON et L. KAPLAN, 2010, *Comparative Eskimo Dictionary With Aleut Cognates*. Fairbanks, Alaska Native Language Center.

Marc-Antoine Mahieu
INALCO et Sorbonne Paris Cité
Paris, France

FELDMAN Nehara, 2018, *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 208 p.

Après avoir soutenu sa thèse portant sur les migrations et l'oppression, issue de l'observation d'un groupe de femmes d'un lignage noble de la région de Kayes au Mali (2009), Nehara Feldman publie un premier ouvrage intitulé *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. S'inscrivant dans le courant de l'anthropologie féministe, elle souligne les divisions sexuelles existant tant dans l'espace que dans la répartition du travail domestique entre hommes et femmes du lignage Dagnoko, mettant ainsi en évidence les rapports de domination dans l'attribution des rôles sociaux. Les mobilités géographiques des individus, le point focal de l'étude, sont donc analysées à travers le prisme du genre.

L'auteure amorce l'ouvrage par une première analyse du rapport entre genre et espace avant de proposer une étude de la mobilité géographique des femmes — qu'elle soit ponctuelle, durable, interne ou externe au pays d'origine —, cherchant à en souligner les motifs constamment ancrés dans la division sexuelle du travail. La dernière partie traite du contraste entre la position des migrantes en France et celle qu'elles occupent lorsqu'elles reviennent au pays.

Feldman postule qu'il existe une continuité entre le village de Galoba, la capitale Bamako et la région parisienne afin d'étudier les multiples configurations des rapports sociaux en place au village. Les rapports de force évoqués précédemment sont donc analysés de manière dynamique dans l'espace. C'est ce qui constitue à la fois tout l'intérêt ainsi que l'originalité de l'étude.

Partant de la notion de « territoire des femmes » (p. 34), Feldman constate qu'elle masque le caractère contraint de leur présence en ces lieux. Elle distingue alors trois types d'espaces : ceux où les femmes sont affectées, ceux où elles sont autorisées et ceux d'où elles sont exclues. Ce rapport de force s'appuie sur une division sexuelle du travail où les tâches domestiques sont considérées comme exclusivement féminines et réglementent les allées et venues des femmes, créant ainsi « leurs » espaces. Si l'on peut croire que ces femmes tendent vers une forme d'émancipation par la migration en France, c'est finalement l'inverse qui est observé puisque leurs espaces légitimes se réduisent : le logement est plus exigu et les tâches domestiques ne nécessitent plus autant de sorties.

À ces rapports de domination genrés s'ajoute une hiérarchie au sein même du groupe des femmes selon leur âge et leur position sociale, qui perdure lors de l'expérience migratoire. Toutefois, les migrantes installées en France jouissent lors de leurs retours au pays d'un prestige qui les dispense d'effectuer des tâches qu'elles devraient normalement accomplir en raison de leur position sociale. Cette situation leur permet de « se réinventer » (p. 181) en adoptant des comportements considérés comme luxueux. Ces pratiques distinctives peuvent également engendrer des transgressions des normes de genre, comme si leur statut de migrante les rapprochait de la position sociale des hommes. L'auteure fait ici un lien avec son propre statut de « Blanche » (p. 187) pendant ses séjours au Mali où elle avait d'abord été affectée au groupe des hommes, les femmes la considérant comme incapable d'effectuer les travaux domestiques. Les migrantes interrogées sur le sujet évoquent l'idée d'une perte d'habitude à la dureté des tâches pour expliquer cette dispense des tâches dites féminines. Cette vision d'elles « à part » (p. 188) constitue selon l'auteure un frein à une remise en question plus globale des normes de genre en place dans cette société.

Concernant les possibles biais de l'enquête, l'appartenance sociale du lignage Dagnoko à une caste supérieure suppose, selon l'auteure, que les femmes étudiées vivent potentiellement de manière plus forte le contrôle social observé. Toutefois, ce lien entre caste noble et contrôle social fort n'est évident que d'un point de vue ethnocentré et il s'agirait de l'explicitier. De plus, la concentration de l'enquête sur les trois espaces étudiés empêche d'appréhender les migrations vers les autres pays d'Afrique, espaces intermédiaires entre la ville malienne de Bamako et les pays occidentaux.

Cet ouvrage est enrichi par des notes de terrain et des illustrations qui en rendent la lecture vivante et détaillée. Son intérêt pour l'anthropologie féministe ne fait aucun doute dans le contexte croissant des études portant sur la notion d'« intersectionnalité des systèmes d'oppression ». L'auteure paraît également consciente des risques de récupération politique

de son ouvrage : si certaines de ses analyses pourraient aller dans le sens d'une vision dite misérabiliste des immigrés déjà stigmatisés en France, elle montre aussi certains changements dans les pratiques sociales, tels qu'une évolution dans la répartition du travail domestique ou encore la valorisation progressive de l'éducation féminine.

Référence

FELDMAN N., 2009, *Migrations de l'oppression : rapports sociaux de sexe et divisions du groupe des femmes au sein d'un segment de lignage originaire de la région de Kayes (Mali)*. Thèse de doctorat, Sociologie, École des hautes études en sciences sociales.

Zoé Derré
École des hautes études en sciences sociales
Paris, France

GAGNÉ Natacha (dir.), 2020, *À la reconquête de la souveraineté. Mouvements autochtones en Amérique latine et en Océanie*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Mondes autochtones », 262 p., illustr., cartes, tabl., bibliogr.

Plus de dix ans après la ratification de la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (DNUDPA) par l'Assemblée générale des Nations Unies, qui consacre dans son article 3 le droit à l'autodétermination, l'autonomie politique des collectivités autochtones à travers le monde demande encore à se concrétiser. Malgré les avancées du droit international, les ambiguïtés conceptuelles et terminologiques inhérentes au principe d'autodétermination — principalement en ce qui a trait aux notions de « peuple », de « souveraineté » et de « territoire » — ainsi que la primauté de l'État souverain dans les négociations d'autonomie restent des freins majeurs à la réalisation de possibles autodéterminations autochtones.

Face à ces problématiques, l'ouvrage collectif *À la reconquête de la souveraineté. Mouvements autochtones en Amérique latine et en Océanie*, dirigé par l'anthropologue Natacha Gagné, s'attache à analyser la souveraineté comme notion polysémique à travers les mouvements autochtones en Amérique latine et en Océanie luttant et s'activant afin d'acquérir une forme d'autonomie. L'enjeu de la pluralité des expressions de la souveraineté et leurs historicisations sont au cœur de l'ouvrage. La multiplicité des vocables utilisés par les acteurs sociaux et politiques autochtones — tels qu'*indépendance*, *autonomie*, *décolonisation* ou *tino rangatiratanga*¹ — et la manière dont ils renvoient à des univers de sens situés sont des

1. Notion de « souveraineté » en langue māori (chap. 12, p. 236).

éléments qui traversent les douze articles et sur lesquels Gagné met l'accent dès l'introduction. Même si la majeure partie des contributions sont d'ordre anthropologique, l'ouvrage constitue une étude pluridisciplinaire par son approche et ses thématiques.

Le volume est divisé en deux parties assez inégales sur le plan de la longueur. La première, « Contextualisations », sert de panorama historique des deux ensembles géographiques étudiés, permettant à la fois de situer le lecteur et de projeter un éclairage sur la diversité des mouvements et des luttes autochtones dans ces régions. Dans cette partie, l'article de Martin Hébert et Stéphanie Rousseau (chap. 1) offre par exemple une réflexion détaillée sur la Méso-Amérique et les territoires andins, permettant de comprendre les conflits idéologiques qui ont justifié l'exercice des souverainetés. Bien qu'il soit un peu trop concis, considérant la vaste période qu'il couvre (de la fin du XV^e siècle au début du XX^e), cet article rompt habilement avec la vision unifiée de l'entreprise coloniale et souligne l'impact qu'ont eu les oppositions entre l'oligarchie *criolla* et la Couronne d'Espagne sur les marginalisations autochtones lors des processus postcoloniaux de construction étatique et nationale.

Les dix articles qui composent la deuxième partie, « La reconquête de la souveraineté en marche », changent progressivement de perspective, passant du registre des États, des partis politiques et des mouvements sociaux à des visions plus singulièrement situées. Cette section aborde notamment la place de la danse en Bolivie et celle du tatouage en Polynésie, qui constituent des formes d'affirmation personnelle et de reconquête d'une souveraineté sur les corps (chap. 10 et 11). Le texte d'Ève Desroches-Maheux (chap. 9) présente quant à lui les tensions ressenties par les jeunes Kanak, qui oscillent entre inscription dans les modes de vie occidentaux et impératifs traditionnels. L'article s'intéresse surtout à la difficulté pour ces jeunes de trouver dans cet entre-deux leur propre voie et d'ainsi s'approprier leur monde. Cette contribution montre avec pertinence que l'émancipation et la souveraineté s'acquièrent aussi dans la sphère de l'intime.

Ce qui rend ce volet particulièrement intéressant, c'est qu'il repose sur des recherches de terrain plus ou moins intensives. Les témoignages recueillis, jalonnant les articles, apportent des éclairages précieux sur la dynamique des luttes, la construction des résistances et les mécanismes de cohésion communautaire. Par exemple, dans le texte de Raphaël Coliaux et Stéphanie Rousseau sur le Pérou (chap. 5), le récit du leader autochtone de Shivankoreni, Abraham Italiano, illustre avec justesse la manière dont l'ethnogenèse des Matsigenka fut modelée successivement par des acteurs extérieurs, les évangélistes, et par des forces internes, les assemblées communales. Les deux auteurs présentent entre autres comment le passage du référent *caseria*² à *communauté matsigenka* fut un tournant notable dans la fabrique des identités dans le district de Madre de Dios.

Pour conclure, ce livre constitue dans l'ensemble une contribution importante à la littérature sur les souverainetés autochtones. Néanmoins, la sélection des cas d'études et l'accent mis sur ces deux aires géographiques semblent plus fortuits qu'intentionnels. Bien qu'il soit pertinent de tracer des lignes de comparaison transpacifiques, celles-ci auraient pu être plus amplement approfondies pour mieux distinguer les convergences et les divergences de ces régions. De plus, les enjeux ontologiques et cosmologiques liés aux souverainetés, à leur exercice et aux sujets qui les revendiquent, humains et non humains, restent relativement absents de l'ouvrage. Toutefois, en donnant une voix aux acteurs autochtones, les différentes

2. « Camps de chasse » (chap. 5, p. 103-104).

contributions réussissent tout de même à saisir et documenter une grande variété de phénomènes et elles ne manqueront pas de retenir l'attention de tous ceux s'intéressant à l'autodétermination autochtone.

Marwan Attalah
Département de sciences des religions
Université du Québec à Montréal, Montréal (Québec), Canada

GLOWCZEWSKI Barbara, 2020, *Indigenising Anthropology With Guattari and Deleuze*. Edinburgh, Edinburgh University Press, coll. « Plateaus—New Directions in Deleuze Studies », 446 p., illustr., bibliogr., index.

Réunissant la traduction de textes publiés par Barbara Glowczewski entre 1983 et 2017, *Indigenising Anthropology With Guattari and Deleuze* s'adresse d'abord aux lecteurs des *Deleuze Studies*. L'intervention d'une anthropologue comble un manque dans ce champ de recherche tant la discipline apparaît absente de la collection « Plateaus—New Directions in Deleuze Studies » des Edinburgh University Press.

Les anthropologues sont plus habitués à l'irruption des philosophes parisiens dans leur champ disciplinaire, notamment depuis la large diffusion qu'a connue la notion de « perspectivisme » telle que formulée par l'américaniste Eduardo Viveiros de Castro (2006), basée sur une relecture des *Mythologiques* (1964-1971) de Claude Lévi-Strauss à partir de la boîte à outils deleuzo-guattarienne, et notamment celle du chapitre 10 de *Mille plateaux* (1980). Mais le lecteur découvrira la distance séparant l'affirmation « les Indiens sont deleuziens » (Viveiros de Castro 2006 : 50) et la proposition de Glowczewski « [I]es peuples autochtones [...] n'ont pas besoin d'être deleuzo-guattariens pour penser le milieu, qui est l'espace dans lequel ils vivent » (p. 59, notre traduction).

La proposition d'autochtoniser l'anthropologie se fait plutôt en écho à l'appel de Zoé Todd, chercheuse métis de l'Université d'Alberta, pour « [a]utochtoniser l'Anthropocène » (2015) et mettre de l'avant la pertinence des cosmopolitiques autochtones comme modèles critiques du capitalisme tardif (p. 56). *Indigenising Anthropology With Guattari and Deleuze*, qui s'ouvre par le récit d'un rêve de Nakakut Barbara Gibson Nakamarra, femme warlpiri, est en ce sens un appel à écouter la parole aborigène. Le projet écosophique (Guattari 1992) est convoqué dans l'ouvrage comme un moteur et une ressource pour aller à la rencontre de ces cosmopolitiques autochtones.

L'ouvrage est ainsi un manifeste pour « une anthropologie “indisciplinée” qui permet de voir et de sentir une multiplicité de lignes en devenir » (p. 61) que le lecteur suit à travers cinq parties, auxquelles il faut ajouter les hyperliens, essentiels à la compréhension de l'ouvrage, qui redirigent vers des contenus en ligne.

Après un premier chapitre introductif, la première partie s'ouvre avec la discussion des données ethnographiques de l'auteure, dans le cadre de deux séminaires donnés par Félix Guattari en 1983 et en 1985 (chap. 2), et se poursuit avec une synthèse de l'influence de ces données sur la formulation puis la révision du concept de « rhizome » (chap. 3). La seconde partie revient sur les principales analyses développées par l'auteure dans son ethnographie des aborigènes d'Australie : le rôle rituel des femmes et le caractère genré des sites rituels (chap. 4) ; la relation entre les tabous (lieux, langage, sexualité et biens) dans les contextes du deuil, des initiations, du totémisme et de la relation belle-mère/gendre (chap. 5) ; l'homéomorphisme entre cosmologie et organisation sociale permettant l'actualisation du *Dreaming* et l'innovation rituelle, les nouvelles pratiques s'intégrant à une logique préexistante (chap. 6). La troisième partie analyse les stratégies de résistance : le développement d'une identité panaborigène réunissant sans les effacer les identités locales, contre les politiques génocidaires (chap. 7) ; le caractère inaliénable des objets et connaissances mis en circulation dans un contexte rituel (« donner-sans-perdre », p. 279 [chap. 8]) ; la valorisation de la pensée réticulaire aborigène par un processus de restitution multimédia (chap. 9). La quatrième partie (chap. 10 à 12) prend appui sur l'émergence de solidarités autochtones internationales et appelle à imaginer une anthropologie lente (*slow anthropology*, p. 347) tournée vers la valorisation de nouvelles alliances ontologiques devant le désastre global du système moderne-colonial. La dernière partie présente le projet de cinéma expérimental *Cosmocolours* (chap. 13), inspiré par une esthétique de la surimpression, croisant rituels umbanda et rituels féminins warlpiri. Inspirée par Maya Deren (p. 360), Glowczewski cherche à faire ressentir, au-delà d'une anthropologie de la représentation symbolique (p. 61), les présences hétérogènes actualisées et virtualisées à l'intérieur d'une performance rituelle. En soutien à cette démarche expérimentielle, la parole est donnée dans ce chapitre à l'entité Preta Velha Vó Cirina et, dans le chapitre suivant, à Lance Sullivan, guérisseur yalarnnga.

La réussite de cet ouvrage se situe dans cette capacité à articuler une multiplicité de voix singulières, en démontrant l'égale valeur intellectuelle de la pensée des aborigènes d'Australie et de la pensée de Félix Guattari et Gilles Deleuze, pour refonder la pratique de l'anthropologie. La démarche atteint parfois ses limites, par exemple dans la recherche d'une correspondance entre les cinq piliers de la cosmologie warlpiri (la terre, la loi, la cérémonie, le langage et la famille), présentés en ligne par un enseignant warlpiri, et la topique du désir comme hétérogénèse dans la schizoanalyse guattarienne (« territoires existentiels », « constellations d'univers », etc.). La pertinence de cette proposition est difficile à vérifier et semble produire une patrimonialisation de la pensée guattarienne, démarche pourtant brillamment invalidée par ailleurs par l'auteure, à propos de la lecture durkheimienne du totémisme australien (Glowczewski 2014).

Le lecteur trouvera néanmoins dans cet ouvrage une pensée engagée et engageante, s'attachant à inventer des devenirs, encore minoritaires, de la pratique de l'anthropologie.

Références

DELEUZE G. et F. GUATTARI, 1980, *Mille plateaux*. Paris, Éditions de Minuit.

GLOWCZEWSKI B., 2014, « Rejouer les savoirs anthropologiques : de Durkheim aux aborigènes », *Horizontes Antropológicos*, 20, 41 : 381-403.

GUATTARI F., 1992, « Pour une refondation des pratiques sociales », *Le Monde diplomatique*, 463 : 26-27.

LÉVI-STRAUSS C., 1964-1971, *Mythologiques*. Paris, Plon.

TODD Z., 2015, « Indigenizing the Anthropocene » : 241-254, in H. Davis et E. Turpin (dir.), *Art in the Anthropocene: Encounters Among Aesthetics, Politics, Environments and Epistemologies*. Londres, Open Humanities Press.

VIVEIROS DE CASTRO E., 2006, « Une figure humaine peut cacher une affection-jaguar », *Multitudes*, 1 : 41-52.

Raphaël Preux
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

LESAGE Louis, Jean-François RICHARD, Alexandra Bédard-Daigle et Neha GUPTA, 2018, *Études multidisciplinaires sur les liens entre Hurons-Wendat et Iroquoiens du Saint-Laurent*. Québec, Presses de l'Université Laval, 150 p., illustr., cartes.

Les relations entre Hurons-Wendat et Iroquoiens du Saint-Laurent à l'époque des premiers contacts avec les Européens font l'objet de nombreux débats et d'une récente réhabilitation que l'ouvrage *Études multidisciplinaires sur les liens entre Hurons-Wendat et Iroquoiens du Saint-Laurent* propose de mettre en lumière. Issues du colloque « Les Wendat et leurs voisins au temps de Champlain », qui s'est déroulé en 2015 à Midland (Ontario, Canada), et plus particulièrement d'une séance, « La Nation huronne-wendat et les Iroquoiens du Saint-Laurent : leurs origines et leurs relations », les contributions de cet ouvrage collectif ont déjà fait l'objet d'une première publication dans la revue *Ontario Archeology* (2016). Les Presses de l'Université Laval proposent ici la version française de ce numéro.

À l'origine de ces contributions, deux constats : les Iroquoiens du Saint-Laurent sont généralement considérés comme une population « disparue » (Jacques Cartier les a rencontrés au XVI^e siècle, mais l'on n'en retrouve aucune trace dans les témoignages du XVII^e siècle) ; la tradition orale des Hurons-Wendat et les archéologues iroquoianistes ne s'accordent pas (les Hurons-Wendat ne font pas état de distinction ethnique entre leur groupe et les Iroquoiens du Saint-Laurent, alors que les archéologues ont jusqu'à présent eu tendance à établir une distinction entre Iroquoiens du Saint-Laurent, Hurons-Wendat et Mohawks). Battant en brèche ces considérations en optant pour un point de vue non ethnocentré et s'appuyant sur de récentes découvertes, les différentes contributions de cet ouvrage s'attachent à fournir les preuves — archéologiques, historiques et linguistiques — d'une dispersion et d'une

relocalisation géographiques des Iroquoiens du Saint-Laurent au XVI^e siècle, suivies d'une intégration progressive de ceux-ci au sein de divers groupes iroquoiens (dont les Hurons-Wendat) ou algonquiens.

L'ambition première de l'ouvrage est de répondre à l'interrogation suivante : « Les Iroquoiens du Saint-Laurent devraient-ils être considérés comme des Hurons-Wendat ancestraux ? » (p. 133). Pour mener à bien cet ambitieux programme, le colloque et les publications qui en résultent prônent le dialogue et la coopération entre scientifiques et Autochtones. L'un des principaux organisateurs et directeurs de la publication est d'ailleurs Louis Lesage, directeur du bureau du Nionwentsïo (bureau territorial) de la Nation huronne-wendat. C'est avec la notion d'« ethnicité » (une construction sociale consciente, subjective et dynamique) que l'ouvrage tente de trouver ses assises. Pourtant, la majorité des articles réunis sont de nature archéologique (sept textes sur onze, introduction exclue) et la difficulté de saisir l'ethnicité par l'intermédiaire de la culture matérielle est largement admise par les différents auteurs et confirmée par la dernière contribution : « il est difficile, sinon impossible, de déterminer l'identité ou l'ethnicité à partir de vestiges archéologiques » (p. 137). L'archéologie des périodes précontact vient donc ici en renfort d'un discours contemporain sur l'ethnicité et l'ethnogenèse des Hurons-Wendat. Si l'archéologie se met au service de l'anthropologie dans cet ouvrage, elle se met aussi potentiellement au service des populations autochtones contemporaines dans l'éventuel cas de batailles juridiques devant des aspirations de revendications territoriales (p. 138-139). Bien que sous-jacentes, ces questions sont certainement les plus intéressantes pour les lecteurs anthropologues. Preuves linguistiques, tradition orale et diverses formes de culture matérielle sont autant d'éléments mis en question dans cet ouvrage pour éclairer les liens étroits entre Iroquoiens du Saint-Laurent et Hurons-Wendat ancestraux, dans une visée contemporaine.

Malgré l'apport conséquent de cet ouvrage, quelques réserves doivent être émises. La notion d'« ethnicité » et le point de vue autochtone sur lesquels l'ouvrage s'établit ont parfois tendance à se perdre dans plusieurs contributions où le jargon technique archéologique prend le dessus. Le format très court des textes permet de multiplier les propositions et d'embrasser un vaste champ disciplinaire et méthodologique, mais cela ne sert pas toutes les contributions. Certaines d'entre elles auraient nécessité plus d'espace pour déployer leur argumentation. À titre personnel, nous regrettons que le propos de Jean-François Richard (chap. 3) soit à ce point synthétisé. Nous aurions aimé en savoir plus sur ces thèmes majeurs et chers à l'anthropologie que sont l'ethnicité et la conception de l'histoire du point de vue des Hurons-Wendat qui sous-tendent son analyse de la tradition orale relative aux territoires ancestraux sur la base de discours consignés par écrit.

Les contributions ici réunies permettent de replacer la Nation huronne-wendat au cœur du monde iroquoien, alors qu'elle est généralement conçue comme un groupe à part. Par son propos clair et accessible, sans perdre en précision, cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui souhaitent saisir les antécédents historiques de la Nation huronne-wendat et, plus largement, les interrelations des groupes iroquoiens de cette région au XVI^e siècle. Cette contribution vient combler un manque certain en réhabilitant les Iroquoiens du Saint-Laurent et en confirmant la tradition orale des Hurons-Wendat selon laquelle certains de leurs ancêtres étaient issus de ce groupe (trop) longtemps considéré comme disparu.

Référence

GUPTA N. et L. LESAGE (dir.), 2016, numéro spécial « Multidisciplinary Investigations into Huron-Wendat and St. Lawrence Iroquoian Connections », *Ontario Archeology*, 96.

Marion Robinaud
 Centre d'études nord-américaines (Mondes américains – CENA)
 Département d'anthropologie
 LISST-Cas (UMR 5193)
 Université Toulouse-Jean Jaurès, Toulouse, France

POUCHELLE Marie-Christine, 2019, *Essais d'anthropologie hospitalière. Tome 3 : Voyage en pays de chirurgie*. Paris, Vibert, coll. « Seli Arslan », 180 p.

Dans *Voyage en pays de chirurgie*, Marie-Christine Pouchelle propose une réflexion sur l'ethnographie du bloc opératoire et, plus largement, sur l'ethnographie en milieu hospitalier. Rassemblant cinq essais initialement publiés dans différentes revues de 2005 à 2013, cet ouvrage fait suite aux deux tomes précédents de la série *Essais d'anthropologie hospitalière* rédigés par la même auteure, soit *L'hôpital, corps et âme* (2003) et *L'hôpital ou le théâtre des opérations* (2008).

Dans ce troisième tome, Pouchelle reprend l'analyse de certains thèmes évoqués dans les livres précédents ; le chapitre sur le malaise infirmier au bloc opératoire est d'ailleurs adapté d'un chapitre du deuxième tome de la série. L'auteure s'intéresse particulièrement à la question des rapports de pouvoir en milieu hospitalier ainsi qu'aux tensions ethnographiques qui surviennent dans l'hôpital, un milieu qu'elle dépeint comme complexe à naviguer. Elle offre une réflexion sur les pratiques en milieu hospitalier, autant celles des professionnels que celles de l'ethnographe (p. 10).

Elle propose d'abord un retour réflexif sur son expérience ethnographique en « pays de chirurgie », entamée dans les années 1990, afin de réfléchir aux conditions de production de son enquête. Ses interlocuteurs s'interrogent parfois sur sa présence et remettent en question la pertinence de l'observation du bloc opératoire — l'un des enjeux de l'ethnographie « chez soi ». En partant d'une méthode d'attention flottante, dans laquelle le terrain se vit tel qu'il se présente plutôt qu'il ne se planifie avec des guides et protocoles, Pouchelle parvient à faire émerger les points de tension du milieu hospitalier, et du bloc opératoire spécifiquement, en lien avec son insertion dans un milieu à la fois accueillant et heurtant en ce qui la concerne.

Ainsi, le travail de l'auteure, étalé sur plusieurs décennies, permet de réfléchir sur l'implication ethnographique sur le long cours, sur ses effets sur l'anthropologue ainsi que sur la recherche menée. L'observation par Pouchelle des transformations sociales en milieu hospitalier au fil des années ainsi que des restructurations administratives et leurs effets sur les pratiques — un chapitre y est consacré — démontre la pertinence d'une analyse quasi

longitudinale de son objet. Dans le cas de l'hôpital et du bloc opératoire, qui sont des lieux de prédilection d'observation du corps humain, du corps social et du corps de bâtiment (p. 102), les changements qui y ont lieu permettent en même temps d'appréhender les transformations sociales du système de santé français, celles touchant la place des patients ainsi que celles qui sont liées aux pratiques hospitalières. Par ailleurs, le travail historiographique de Pouchelle (1983) sur le corps et la chirurgie au Moyen Âge sert parfois de point de départ pour comprendre la place et le rôle des chirurgiens dans les hôpitaux, tout comme la constitution historique de leur position sociale.

Le bloc opératoire et le département de chirurgie se révèlent donc être des microcosmes où se cristallisent des rapports de pouvoir — dont les rapports de genre —, qui sont mis en exergue par Pouchelle. L'anthropologue soulève, par différents angles d'approche, les processus éminemment genrés dans lesquels s'inscrivent les rapports entre chirurgiens et infirmières, qui sont au fondement du fonctionnement du bloc opératoire. Le pouvoir des premiers sur le travail des deuxièmes et l'impact des restructurations hospitalières sur ces relations sont clairs dans l'ouvrage. Cette approche enrichit les perspectives anthropologiques et de genre qui s'intéressent aux dimensions profondément sociales du travail, ici au bloc opératoire.

L'ouvrage de Pouchelle offre donc un éclairage anthropologique sur le milieu de la chirurgie en France, qui demeure peu exploré dans la littérature et qui l'était encore moins dans les années 1990, au début des enquêtes de l'auteure. En entrant aussi en dialogue avec les écrits anglo-saxons sur le sujet, le livre permet de remettre en contexte les pratiques hospitalières du bloc opératoire et de les réinsérer dans la culture, le social et le politique. Les spécificités culturelles françaises du bloc opératoire sont mises de l'avant face à une reconnaissance des similitudes et de l'interconnexion des milieux, qui forment des archipels complexes (p. 48) connectés mais distincts, que l'ethnographe explore. À partir de ces réflexions, Pouchelle rappelle l'importance d'écrire sur toutes les dimensions de l'ethnographie, de l'échelle microscopique de l'ethnographie à la macroanalyse de type sociologique (p. 49).

Voyage en pays de chirurgie s'adresse non seulement aux anthropologues s'intéressant autant au système de santé français qu'à l'anthropologie médicale plus largement ; il est également pensé comme un outil pour les administrateurs d'hôpitaux en France. Il rappelle l'importance de l'anthropologue dans ces lieux non seulement en tant qu'observateur, mais aussi en tant que médiateur et traducteur de diverses réalités.

Références

- POUCHELLE M.-C., 1983, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Âge. Savoir et imaginaire du corps chez Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel*. Paris, Flammarion.
- , 2003, *Essais d'anthropologie hospitalière*. Tome 1 : *L'hôpital, corps et âme*. Paris, Vibert.
- , 2008, *Essais d'anthropologie hospitalière*. Tome 2 : *L'hôpital ou le théâtre des opérations*. Paris, Vibert.

Simone Lavoie-Racine
Département d'anthropologie
Université Laval, Québec (Québec), Canada

SCHURMANS Daniel, 2020, *Repenser la psychiatrie. Pour mieux tenir compte de l'apport des sciences humaines*. Paris, L'Harmattan, 264 p., illustr., bibliogr.

Qui peut guérir ? Et comment ? Daniel Schurmans posait déjà ces questions dans le titre de son ouvrage précédent, *La fonction guérisseuse. Essai comparatiste sur les pratiques de guérison. Qu'est-ce que guérir ? Qui guérit ? Comment ?* (2016). Ces questions restent au centre des préoccupations de celui-ci, qui compare la variété des pratiques et les changements des théories qui fondent la cure des psychotiques. Le livre se situe à la rencontre des pratiques hospitalières et des changements théoriques qu'elles adoptent, ainsi que des expériences de terrain de l'auteur en Afrique occidentale auprès des guérisseurs et leurs savoirs. Nous sommes conviés à un exercice complexe : garder à l'esprit la variété et les changements des interprétations et des pratiques dans la cure des psychotiques tout comme l'ancrage des savoirs et des pratiques dans les cultures.

Nous nous trouvons rapidement devant un excellent livre d'introduction à la variété des interprétations et des pratiques affectant la cure des psychotiques et des névroses. Très prudent et nuancé, l'auteur sait que le patient sera l'acteur principal de sa cure. Les pratiques des guérisseurs africains du Sénégal et de la Côte d'Ivoire incitent leurs patients à accomplir des actes ouvrant un chemin de retour vers le groupe, qui reste la référence principale de celui ou de celle qui s'en éloignait.

Deux citations de Schurmans suffiront pour saisir la préoccupation fondamentale de son travail :

Peu importe qu'il s'agisse ici d'une cause, ou de l'effet d'une maladie préexistante : même dans ce dernier cas, la dégradation de la position sociale entraîne un cercle vicieux qui entretient ou renforce la « maladie ». Dans les hôpitaux, ces phénomènes sont perceptibles de façon quasi expérimentale : le malade hospitalisé se trouve — provisoirement ou non — au bas d'une échelle sociale où les médecins, le chef infirmier, occupent les hautes marches. Il essaie d'exister dans ce milieu, d'y retrouver une position, dans une relation de concurrence avec d'autres patients (p. 226).

Ce qu'on appelle *maladie mentale* est un trouble fonctionnel de la relation au monde. Elle possède un versant cérébral sur lequel les moyens biologiques peuvent agir, mais l'autre versant, celui qui est extérieur à l'organisme et comprend les causes véritables, obéit à d'autres lois. Pour tout résumer d'un mot, sûrement imprécis et insuffisant, ces causes sont les contradictions existentielles (p. 238-239).

La lecture de ce livre joue le rôle d'une très utile introduction à l'anthropologie médicale, présentée ici en deux parties. La première met en place le cadre critique qui fonde l'approche de la frontière de la psychiatrie et de l'anthropologie, à la fois histoire et critique des options théoriques et mise en place de pratiques réajustées. La deuxième partie s'appuie sur deux éléments : l'expérience du terrain africain et les nouveaux patients issus des migrations tragiques des dernières années.

La position du lecteur de cet ouvrage n'est pas commode. Elle suppose l'adoption de deux options principales. Elle place au centre le sujet de la cure : c'est lui qui est le véritable test de la pertinence des avancées théoriques et pratiques de la cure. Qu'est-ce qui fait soin ? Qu'est-ce qui guérit ? Quels que soient les détours de la recherche et l'évolution des pratiques de soin, c'est la cure qui compte et la complexité de chaque sujet porte la limite du travail professionnel des spécialistes. Les auteurs des recherches ne sont pas les sujets de la cure et tous restent cadrés par les options de la culture dont ils proviennent. Ces préoccupations demeurent au cœur du travail de Schurmans et de la lecture de ses ouvrages.

Référence

SCHURMANS D., 2016, *La fonction guérisseuse. Essai comparatiste sur les pratiques de guérison. Qu'est-ce que guérir ? Qui guérit ? Comment ?*. Paris, L'Harmattan.

Yvan Simonis
Anthropologue (retraité)
Université Laval, Québec (Québec), Canada

TAUSSIG Michael, 2018, *Mon musée de la cocaïne*, traduit de l'anglais par Julia Burtin Zortea. Paris, B42 et Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Culture », 352 p.

Dans *Mon musée de la cocaïne*, le premier de ses ouvrages à être traduit en français, Michael Taussig présente ses travaux en Colombie (réalisés entre le début des années 1970 et la fin des années 1990) et dresse le portrait du village de Santa María, situé à la source du fleuve Timbiquí. À Santa María, les habitants s'ennuient et, désespérant de ne plus trouver d'or, veulent partir... jusqu'à ce que, soudainement, à la fin du siècle, l'or — qui dépendait tant des fluctuations de la chance — laisse place à la cocaïne, dépendante des fluctuations de la violence et du capitalisme. Témoin de cette émulation, Taussig peint les réalités d'une société où tout ce qui la constitue est multiple, transgressif et mouvant. L'or et la cocaïne en sont les matières premières : traversées par l'histoire naturelle et l'histoire des êtres humains (toutes deux indissociables), elles expriment la poésie dévastatrice de cette région du monde.

L'ouvrage est divisé en trente et un chapitres, chacun abordant un aspect du quotidien traversé par les fluctuations du marché de la cocaïne, et ce, jusque dans la couleur de l'environnement (chap. 3), la pluie (chap. 6), le droit à la paresse (chap. 21) ou le mauvais œil (chap. 26). Comme l'or qui est « à la fois symbole et réalité de la valeur » (p. 41), les personnages dépeints par Taussig sont à la fois corporalités et imaginaires, toujours éminemment réels : des guérilleros aux plongeurs chercheurs d'or, en passant par les femmes de Santa María dont le geste ne fait qu'un avec le mouvement du fleuve lorsqu'elles cherchent de l'or.

La conception de l'anthropologie que Taussig présente dans cet ouvrage s'inscrit dans le cadre théorique qu'il développe depuis ses premiers travaux et qui s'inspire de la pensée de Walter Benjamin. Pour Taussig, l'anthropologie investit les espaces de désordre, d'ambiguïté, afin de développer une philosophie des *substances transgressives* qui bousculent le monde (p. 11). Puisque c'est toujours le liminal, l'interstice, l'entre-deux du vécu et de l'imagé qui est au centre de son œuvre, l'auteur entend faire de *Mon musée de la cocaïne* un espace muséal au sens où il contient et révèle la substance multiple de son terrain d'étude. Pour illustrer cette idée, il se tourne, après Santa María, vers une île stupéfiante qui porte le nom fort à propos de Gorgona : l'île illustre à quel point les choses que l'on voit sont seulement la partie pétrifiée, visible, c'est-à-dire émergée, de chaînes de montagnes submergées par l'histoire et par la nature. « [T]out ce qui est représenté semble retenir son souffle », écrit Taussig (p. 226). Autrement dit : dans toute vision suspendue demeure une énigme, et dans l'énigmatique se loge la confusion propre au regard anthropologique. Dès lors, y donner une forme ou un sens ferait perdre toute sa substance à la réalité.

L'or et la cocaïne sont vecteurs de multitudes ; ces matières premières et transversales sont à la fois pierre, eau, éclair, perpétuellement indéfinies, symboliques, traversées par l'histoire, suspendues entre la vie et la mort. Il n'y a pas de doute pour Taussig qu'il faille inventer une nouvelle forme de musée pour toucher à la confusion des choses. Le chaos, le hasard, le désordre — c'est-à-dire le mystique — s'opposent à la muséification des objets, car un tel processus leur fait perdre leur expressivité (p. 9). Le musée de la cocaïne, c'est avant tout l'histoire des gens qui la récoltent, des gens dont le labeur est autrement passé sous silence ; c'est l'histoire de la transgression et de la malléabilité propres à cet objet qui coule comme de l'eau entre nos doigts, insaisissable. Le musée de la cocaïne, c'est une vision pétrifiée, une *revelación* des mouvements de l'histoire.

D'ailleurs, Taussig le sait et le clame : le récit immobilise. S'en remettant à Jean Genet, il souligne le truquage inhérent à l'écriture qui ne dévoile que la partie visible des choses et ne peut représenter la contradiction (p. 76). Il insiste également sur la supercherie du réalisme camouflé en science qui a dicté la pratique anthropologique tout au long du siècle dernier et échoué à révéler la vie derrière les images saisies. Taussig ne parle pas directement de l'or et de la cocaïne, mais infuse ces objets dans les réalités quotidiennes, les rivières, les pierres, au sein des chaleurs étouffantes et des pluies salvatrices, dans la boue et les graviers, dans toutes ces substances qui se mélangent et qui s'étirent le long des chaînes de l'histoire, mêlées entre vie et mort.

Passer de l'une à l'autre de ces substances, comme Taussig passe de l'ethnographie à la littérature et la philosophie, c'est réaliser un processus miasmatique d'engendrement du mystère. L'écriture de l'auteur, comme les miasmes, comme la Gorgone, comme les îles et le mouvement des femmes dans les fleuves, saisit une réalité et révèle une énigme. La vision, la *revelación* des objets, réside ainsi dans les histoires — naturelles et humaines — que ces derniers transmettent. Ce livre, conçu comme un musée (de ceux de Taussig, fait de *substances transgressives*) est une traversée. L'auteur, comme le lecteur, comme le visiteur du musée de la cocaïne, traverse le monde en s'incarnant dans tout ce qui le compose, dans les réalités historiques et naturelles qui se dissolvent en autres. La proposition anthropologique (car c'est bien de cela qu'il s'agit) est ici celle d'une intériorité à laquelle est voué l'anthropologue par l'immanence des objets étudiés ; une intériorité que Taussig entend saisir à travers ses

descriptions de la chaleur, de la pluie, des pierres, des vents, de l'ennui, des marais, des plages ou encore des paresseux, tant elle se déploie au-delà des visions et des vitrines des musées, et au-delà même des livres qui la content.

Marielle Aithamon
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada

TRÉGUER-FELTEN Geneviève, 2018, *Langue commune, cultures distinctes. Les illusions du « globish »*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sciences de l'administration », 228 p., bibliogr.

Dans cet ouvrage qui reprend ses travaux de doctorat en sciences du langage, Geneviève Tréguer-Felten propose une approche critique de l'« anglais comme lingua franca » (ELF, *English as a Lingua Franca*) tel qu'il se pratique en entreprise. Ancienne enseignante de langue et directrice de communication d'entreprises, elle recourt dans cette recherche à des apports de la sociologie du travail, de l'anthropologie culturelle et des sciences de gestion et du langage.

Dans huit chapitres, clairement introduits, rédigés et structurés, l'auteure analyse un ensemble de textes (courriels, brochures, sites Internet) issus de la communication interne et institutionnelle d'entreprises situées en Chine, en France et aux États-Unis. Elle souligne l'intérêt de traiter d'échanges numériques en entreprise (qui représenteraient 80 % des échanges selon elle), en particulier parce que l'écrit conserverait davantage les traces de modes de rédaction et de rhétorique propres à la culture discursive d'origine. Ce corpus est abordé par une rigoureuse analyse contrastive des discours, établissant également des inférences avec le corpus ou d'autres travaux.

Après un chapitre sur l'analyse de courriels rédigés en ELF, l'auteure éclaire l'origine de ces « mal-ententes » par un bref développement sur le processus même de communication. Quatre chapitres sont ensuite consacrés à l'étude de la construction discursive de l'identité (l'ethos) d'entreprises françaises et chinoises. Dans le chapitre suivant, c'est la notion de « bonne » relation client que construit l'étude comparée de discours homoglottes d'entreprises françaises et états-uniennes. Avant une brève conclusion et une annexe présentant les fondements théoriques et méthodologiques de cette recherche, le dernier chapitre montre en quoi ces transferts « linguocentrés » (Geoffroy 2001), soulevés tout au long des analyses, fragilisent la prétendue universalité de l'ELF et en font la complexité.

Selon Tréguer-Felten, ce travail de « perce[ption de] l'« épaisseur » des discours » (p. 7), c'est-à-dire des espaces à interpréter par les interlocuteurs, présente un intérêt non seulement pour une meilleure communication interpersonnelle, mais également dans une perspective managériale et de marketing. Elle affirme que son propos se distingue des travaux sur le

développement d'une culture sociopragmatique propre aux locuteurs variés de l'« anglais des affaires comme lingua franca » (*Business English as a Lingua Franca*) (BELF) — en premier lieu parce qu'elle adopte une approche interprétative de la culture, c'est-à-dire non pas centrée sur les comportements, mais en tant qu'« univers de sens ». C'est ensuite par cette mise au jour des représentations sociales respectives que l'analyse peut construire les cultures discursives propres à chaque « communauté linguistique ». Le « *globish* » ne repose donc pas uniquement sur un anglais simplifié dont les significations seraient partagées, mais également sur des « incompréhensions latentes » : des « mal-ententes » (p. 7). Ainsi, l'absence de contexte propre à cette langue véhiculaire exige des locuteurs une élaboration à partir de leurs univers de sens respectifs ; c'est dans cet espace qu'illusion de se comprendre et écart culturel s'additionnent. L'auteure plaide alors pour une meilleure traduction/transposition des discours et pour le développement d'une « conscience plurilingue ».

Ces perspectives nous semblent gagner à être prolongées. D'une part parce que l'approche « cibliste » ne peut envisager (cibler) toutes les lectures possibles s'il n'existe pas de culture propre au « *globish* » (mise à part la mal-entente...) ; c'est donc une approche « sourcière » de la traduction qui peut à tout le moins renseigner sur la langue-culture d'origine... pour qui est capable de « lire » ! C'est là où, d'autre part, l'objectif de développement d'une « conscience plurilingue » nous semblerait encore mieux servi par une approche de *médiation* linguistique. La prise de conscience de systèmes de pensée autres que Tréguer-Felten appelle de ses vœux n'est pas garantie par un apprentissage linguistique, comme le montre son étude même de la communication dans « un » anglais a-culturel, déterritorialisé. Ses conclusions nous semblent plaider pour une considération des acquis de l'expérience d'un entre-deux, ce qui déplacerait la focalisation de l'analyse axée sur la sémantique lexicale et les langues étrangères (mais aussi de la formation en langues) vers l'expérience vécue. Cela enrichirait cette vision d'une « confrontation » reposant sur du sens par une dimension proprement interculturelle, et pas seulement internationale.

La grande qualité de la rédaction et de la progression argumentative de cet ouvrage le destine, comme l'auteure l'explique par ailleurs, à « chacun » se trouvant concerné par la communication interculturelle ou en ELF. Tout chercheur ou étudiant intéressé par les enjeux sociolinguistiques en entreprise ou en contexte international (en particulier franco-chinois) pourra en outre tirer profit de cette lecture.

Référence

GEOFFROY C., 2001, *La mésentente cordiale*. Paris, Grasset.

Magali Cécile Bertrand
École de français langue étrangère
Université de Lausanne, Lausanne, Suisse